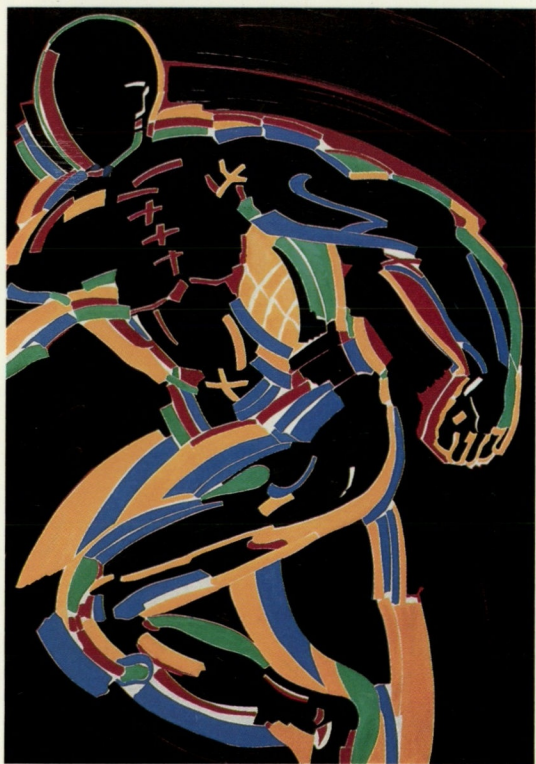


HOMO SPORTIVUS

PHILIPPE SIMONNOT



au Vif du Sujet

GALLIMARD

Au vif du sujet

Collection dirigée
par Bertrand Le Gendre et Edwy Plenel

Olympic City

Ai-je crié avec les autres? Dans ma mémoire, ce râle profond de la foule n'a qu'un seul équivalent : le hoquet de jubilation d'un public de cour d'assises à l'annonce d'un verdict de condamnation à mort. Dans ce superbe gymnase de Séoul, nous sommes au moins quatre mille à regarder s'écrouler le Bulgare Sérafim Todorov, le menton amoché par un uppercut du Coréen Kim Swang-sum. Et cette jouissance collective vaut bien le trouble que procure la seconde d'éternité où étincelle le glaive de la justice. En un instant, sous le regard voyeur de ses semblables, le destin d'un homme flanche... Certes, entre ces deux « poids-mouches » casqués qui disputent le championnat international de boxe amateur, il ne saurait être question de mise à mort. Mais la surprise suscitée par le knock-out n'en est pas moins divine : soudain, le regard hébété, le torse amolli, les jambes en chiffon, l'Européen longiligne et maladroit s'est effondré devant un minuscule Asiatique...

L'ambiance est déjà très olympique, comme s'il s'agissait d'une répétition générale, six mois avant la grande fête de septembre 1988, ces XXIV^e Jeux Olympiques accueillis par la capitale sud-coréenne. Consciencieusement, toutes les annonces sont faites en coréen, en anglais et en français, ces

deux dernières langues, incompréhensibles pour la plupart des spectateurs, utilisées en tant qu'idiomes officiels de la Charte olympique. Un peu partout, les cinq anneaux symboliques sont déjà accrochés. Venus des quatre coins de la planète, des entraîneurs bedonnants, tempes argentées et sourires d'apparatchiks, se font filmer devant le ring en compagnie de leurs éphèbes aux mains gantées... Tel un pèlerin pénétrant, après une longue errance, dans le Saint des Saints de son Dieu, je suis ému. Pourtant, je ne suis pas un adepte de la religion sportive. Mais à force d'en étudier les dogmes et les rites, mon agnosticisme a été ébranlé. Autant l'avouer : en ce printemps 1988, je ne fus pas indifférent à l'odeur de sainteté qui, déjà, émanait de la future capitale olympique, temple éphémère d'un culte planétaire.

J'étais venu à Séoul clore ce voyage à la recherche d'Homo Sportivus. Homo Sportivus! Transposée dans le béton gris du parc olympique, la laideur de ce bas-latin me convient mieux encore qu'à Paris, devant ma feuille blanche. Elle n'a rien à envier à celle de l'Homo Economicus des manuels et des traités qui, depuis deux siècles, sont censés être les Évangiles de l'Occident. Cette continuité dans le jargon d'entomologiste de l'humain s'est imposée, au fil d'une enquête qui me conduisit de l'économie au sport et du sport à l'économie. J'étais parti de la constatation vulgaire que l'argent pourrit le sport, et je suis parvenu à une interrogation inverse : n'est-ce pas plutôt l'argent qui est pénétré par le sport? L'argent et tout le reste? Et si, non content de régénérer l'argent et le profit, de lui conférer une nouvelle légitimité, l'aura d'une apparente gratuité, le sport en était venu à gouverner nos comportements quotidiens, au lit comme à l'usine, à table comme au bureau?

Homo Sportivus, c'est le sport au secours de l'économie, révélant son essence ludique et gratuite, qui échappe aux

mesures de la statistique économétrique, qui oblige à déceler l'anti-économie¹ * au sein de l'économie, à considérer le profit comme un sport, l'un des plus risqués et des plus exaltants. Car ce ne sont pas les comptables qui font marcher les machines. Ceux-là sont des soutiers, alors que le gouvernail est aux mains des aventuriers de la plus-value, des recordmen du profit, des champions de la spéculation, des « golden boys » de la Bourse, aussi jeunes, aussi beaux, aussi bronzés que les héros du stade. Autrement dit : le sport comme mentor de l'économie...

Cependant, en délogeant l'économie de la tour d'ivoire rationnelle où les économistes tendent à l'enfermer, Homo Sportivus ébranle tout le rapport entre l'argent et la société. Car son projet est global. Ce n'est certes pas un hasard si, de son propre aveu, le Baron de Coubertin, fondateur du néo-olympisme, a voulu fonder une nouvelle religion, ses épi-gones instituant une sorte de papauté avec ses dogmes et le monnayage de ses indulgences. Sur la pierre fondatrice de cette étrange église, était inscrit le retour à l'hellénisme après la fermeture de la « parenthèse » judéo-chrétienne², les dieux de la Nouvelle Olympe venant danser sur le cadavre du Dieu mort. Dans cet univers où non plus le verbe, mais l'argent se fait chair, le sexe lui-même n'est-il pas pris *en compte*? Projet total donc – tellement complet, en vérité, qu'il pourra s'adapter aux pays à capitalisme d'État du camp socialiste, avec une grande facilité, la restauration hellénique s'intégrant dans l'architecture de l'Avenir radieux.

Au terme de cette recherche, j'allais donc en découvrir la mise en scène dans la capitale olympique elle-même. Séoul, mégapole du XXI^e siècle. Les dix millions d'habitants de la capitale coréenne vivent au large, dans leurs habits de ciment et de béton. Multipliez la Défense parisienne par trente ou

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, page 183.

quarante; dispersez-la sur une trentaine de kilomètres le long d'un fleuve, le Han-gang, large comme cinq fois la Seine; installez la colline de Montmartre sur la place de la Concorde, et vous aurez peut-être une idée du gigantisme de cet espace que l'on n'ose plus dire urbain. A aucun moment, en dépit d'embouteillages parfois inextricables, Séoul ne donne l'impression d'être surpeuplée, comme tant d'autres capitales tout aussi monstrueuses. Fonctionnant à plein rendement, cette ville-machine s'apprête à ingérer l'énorme festin olympique : au moins 100 000 visiteurs venus de l'étranger, auxquels il faut ajouter les quelque 100 000 policiers chargés de veiller à leur sécurité. Dans sa marche en avant, elle a déjà rattrapé, entouré et intégré les « sites olympiques » pourtant flambant neufs : la robe bitume d'Olympic City est sans couture.

Après avoir passé quelques barrages électroniques, accédant enfin au grand stade de 70 000 places enserré dans sa gigantesque nacelle de béton, je suis intimidé comme un barbare visitant un temple hellène. Ici même, parviendra la flamme sacrée. Allumée aux rayons du soleil grec, sur le site d'Olympie, transportée par avion via Bahrein et Bangkok, elle aura été débarquée à l'île coréenne de Cheju. Ensuite, la torche olympique – inaugurée, faut-il le rappeler, par Hitler pour les J.O. de Berlin, en 1936 – aura été promenée en zigzag pendant vingt-deux jours et vingt-deux nuits à travers la péninsule, avant de déboucher sous le porche géant où je m'aventure, croyant entendre l'immense clameur de la foule.

« Le Baron de Coubertin viendra-t-il à Séoul pour l'inauguration des Jeux », a demandé une secrétaire – coréenne – de l'ambassade de France. Abusée par l'abondante documentation fournie par le Quai d'Orsay, cette charmante personne croyait que le fondateur du sport moderne était encore vivant. Les animateurs du Comité organisateur des J.O. de

Séoul ont en tête des repères chronologiques moins imprécis. Et si l'on croit les embarrasser en leur posant des « colles » sur l'origine de l'olympisme, c'est bien à tort : ils possèdent leur Coubertin sur le bout des doigts. Comment, par-delà le temps et l'espace, tout le peplum sportif inventé, à la fin du XIX^e siècle, par un aristocrate français peut-il être aussi parfaitement transposé d'un bout du monde à l'autre, en cette fin du XX^e siècle ? Telle était l'une des questions qui excitait ma curiosité en arrivant à Séoul. La réponse ne fut pas tout à fait celle que j'attendais.

Une nation qui se prétend vieille de cinq mille ans et écrit sa langue dans son propre alphabet, ne redoute pas d'accueillir des cultes étrangers sur son territoire. Au cours de sa longue histoire, elle en a vu débarquer bien d'autres, à prétention aussi universaliste que l'olympisme. Ici, les croix en néon, qui brillent au clocher des églises, font partie du paysage nocturne au même titre que les enseignes publicitaires. Aussi y a-t-il du syncrétisme dans la version coréenne de l'olympisme coubertinien.

A la devise classique, héritée du Baron, *Citius, altius, fortius* – plus vite, plus haut, plus fort –, décidément trop latine, le Comité organisateur des J.O. a substitué la formule *Harmonie et progrès*, qui n'aurait pas déplu à Confucius. L'emblème choisi illustre ce thème, ancestral en Extrême-Orient : aux fameux cinq anneaux de la Charte olympique, les Coréens ont ajouté trois tourbillons qui n'évoquent rien aux « Longs nez » occidentaux mais représentent, aux yeux d'un Coréen, l'harmonie du Ciel, de la Terre et des Hommes, entre lesquels se situe l'Humanité. « Le mouvement vers l'extérieur et vers le haut, explique la littérature distribuée par le Comité coréen, représente la progression vers la paix mondiale par la réalisation de l'idéal olympique, et le mouvement vers l'intérieur signifie la réunion des peuples du monde entier à

l'occasion des Jeux. » Ainsi ont été actualisées les trois volutes du *sam t'aequk*, motif traditionnel d'ornementation dans l'architecture et l'artisanat coréens.

La mascotte des J.O. de Séoul manifeste également ce génie du kitsch. Dans ce bébé-tigre, style BD, plutôt hideux avec son nez en forme de cravate, agrémenté d'un drôle de chapeau rond que prolonge une tige d'où pend un pompon, un Occidental mal dégrossi verrait sans doute l'un de ces fétiches en peluche que les automobilistes superstitieux aiment à trouver dans les stations-service. En réalité, ce tigre pour enfants est un personnage familier et blagueur du folklore coréen, plus proche du nounours de nos berceaux que du féroce quadrupède de la jungle, symbole de puissance et de rapidité. Les précédents J.O. ne nous avaient pas accoutumés à un tel luxe emblématique.

Si éberlué qu'il fût par le coubertinisme coréen, l'économiste que je suis voulait aussi connaître le coût de l'entreprise qui, du reste, est le point de départ de ce livre. Lors des Jeux précédents, à Los Angeles, en 1984, l'organisation américaine avait fait la démonstration d'une rentabilité économique tout à fait remarquable dans l'histoire de l'olympisme. Auparavant, la grande fête sportive avait grevé les budgets publics de lourds déficits que, sur plusieurs années, les contribuables devaient combler, ce qui n'avait évidemment pas empêché les commerçants du sport et autres marchands du temple olympique de profiter de l'occasion pour s'enrichir. S'interroger sur la rentabilité des Jeux de Séoul était, au demeurant, une manière d'aller à la rencontre de cet Homo Sportivus qui, dans mon esprit, fait suite à l'Homo Economicus. Je dus vite me rendre compte que cette question était la plus inopportune pour les organisateurs coréens. Les quelques chiffres, invérifiables pour la plupart, que j'obtenais difficilement étaient trop imprécis pour fonder la moindre analyse

sérieuse. Et toute insistance de ma part se heurtait à un sourire poli, réponse dilatoire à mon indiscretion de mauvais aloi.

Ainsi, par exemple, l'estimation des droits de retransmission payés par les télévisions américaines aux Coréens varie de 300 à 500 millions de dollars – le chiffre le plus élevé n'étant atteint que si les publicitaires honorent l'intégralité de leur contrat. La marge d'erreur est donc de 200 millions de dollars (plus d'un milliard de francs) sur un budget total de 900 millions de dollars. Pareille inconnue dans l'équation comptable aurait de quoi troubler les nuits de n'importe quel organisateur. Mais ceux qui tiennent les cordons de la bourse olympique à Séoul dorment apparemment sur leurs deux oreilles.

De même est-il impossible d'obtenir la moindre précision statistique sur les 800 millions de dollars investis par les grandes entreprises coréennes dans la construction du Village olympique, du Village de presse et du Centre de voile. Comme s'il s'agissait là d'un secret d'État. Et, en un sens, c'en est un. Le régime économique coréen s'apparente au capitalisme féodal : outre l'impôt officiel, les grands groupes industriels et financiers règlent à leur « suzerain » – l'appareil gouvernemental – des quasi-impôts en certaines occasions. Nul doute que, pour la préparation des J.O., l'État coréen n'ait eu les moyens de faire payer aux grands trusts une sorte de tribut olympique. Lesquels y trouvent également leur compte. On assure, par exemple, que les appartements des deux « Villages » ont déjà été vendus au prix fort à des familles coréennes qui pourront les occuper dès que la flamme sera éteinte.

Toutefois, là n'est pas la question essentielle. Homo Sportivus rappelle ce qu'Homo Economicus n'aurait jamais dû oublier, cette grande leçon du capitalisme qui veut que le

profit – le vrai, le grand, le flamboyant profit – naisse de l'inexactitude des comptes. Encore faut-il que le peuple soit convié à ratifier cette inexactitude, procédure plus facile à mettre en œuvre dans un capitalisme féodal que dans un capitalisme démocratique. Car telle est bien l'essence économique du féodalisme : les « dettes » du vassal au suzerain, du paysan au seigneur, du travailleur au patron, du fils au père, du citoyen à l'État, demeurent à jamais impayées.

Ce n'est certes pas la première fois dans l'histoire des J.O. qu'une dictature se sert de l'olympisme pour assurer sa légitimité. Le régime coréen a su mobiliser tout un peuple pour la grande fête du sport : la jubilation promise sur les stades, sous les regards du monde entier, extrapole la jouissance collective éprouvée dans une économie qui continue de croître au rythme de 10 % par an en pleine crise économique mondiale, le record du champion renvoyant à la productivité du travailleur, et réciproquement. Dans l'un et l'autre cas, le corps-machine asexué se trouve assujéti aux disciplines de la rentabilité olympique ou industrielle, olympique *et* industrielle.

S'il faut absolument parler de rentabilité économique pour l'olympiade, c'est au niveau de la Corée tout entière qu'elle doit être considérée. Encore humiliée par le souvenir de trente-cinq ans de colonisation japonaise (1910-1945), cette nation, l'une des plus anciennes de la planète, tient enfin sa revanche par cette entrée fracassante sur la grande scène médiatique mondiale. Son ambition est d'accéder, au début des années 90, à l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économique), ce club des pays riches et puissants qui s'était ouvert au Japon peu après les J.O. de Tokyo en 1964. L'ancien colonisé suit à la trace l'ancien colonisateur. Avec pour objectif de le rattraper. Car les Jeux coréens, auxquels participent la plupart des pays de l'Est, vont être pour Séoul l'occasion de nouer des relations toutes neuves

avec le camp socialiste, hier encore considéré comme le Royaume de l'Abomination communiste, et regardé aujourd'hui avec des yeux marchands, la Corée du Nord étant, du même coup, réduite au sein de son propre camp à une sorte d'Albanie de l'Asie, sans poids, sans ressources, sans alliés, en voie de paupérisation absolue.

Avec son milliard de consommateurs potentiels, la Chine hante aujourd'hui les rêves des businessmen coréens. On parle beaucoup, dans les milieux d'affaires de Séoul, du « projet Mer Jaune ». Et il suffit de regarder une carte pour en percevoir la pertinence géo-économique. Du reste, à vol d'oiseau, Séoul est plus proche de Pékin que de Tokyo. Dans la ruée vers l'immense marché chinois, les Coréens seront de redoutables concurrents pour les Japonais – et *a fortiori* pour les Européens et les Américains. Car ils sont moins sophistiqués, moins chers, et ethniquement plus proches des Chinois, que leurs rivaux nippons. A la faveur du grand business-show des Jeux Olympiques, le séculaire cousinage sino-coréen pourra se renouer face à l'ancien colonisateur japonais, dont l'actuel imperium économique et financier, sur tout le pourtour de la Mer Jaune, est à la fois subi, jaloux et détesté. Et comment ne pas imaginer que la réunification des deux Corée fera partie de ce gigantesque puzzle ? On y songe déjà à Séoul, et pas seulement dans les manifestations étudiantes ou les cercles intellectuels.

Ainsi, de même que l'Homo Sportivus renvoie à l'Homo Economicus, l'économie olympique rappelle la grande Économie politique classique, celle qui croyait détenir le secret de la richesse et de la puissance des nations. Déambulant dans le Parc olympique de Séoul, je retrouvai le fil qui m'avait conduit tout au long de mon enquête. Laideur, prétention humaniste, savante cuistrerie, bricolage idéologique – la « post-modernité », pour employer un terme à la mode,

s'incarne à l'œil nu sur cette terre de très ancienne culture, déjà projetée dans le XXI^e siècle, dont Coubertin est le prophète méconnu.

Un mot peut résumer cet assemblage hétéroclite de confucianisme, de christianisme, de capitalisme et d'olympisme : l'hygiène. Olympic City est propre et rutilante comme une salle de gym (pardon ! de body-building). Sur les autoroutes qui lui servent de rues, pas le moindre détritus. On se surprend à chercher du regard, au bord des trottoirs, le mégot d'un fumeur négligent. Je mettrai plusieurs jours à me rendre compte de l'absence de « l'ami le plus fidèle de l'homme ». Subitement, il fallut me rendre à l'évidence : mis à part le superbe animal policier qui m'a flairé les cuisses lorsque j'entrais dans le Grand Stade, je n'avais pas vu un seul chien. Et partant, pas une seule crotte de chien ! Je m'empresse de dire que le macadam parisien maculé d'excréments me soulève le cœur. Mais il m'a semblé que Séoul, à force de manquer de chiens (mais aussi de chats, de pigeons... ; seules quelques mouettes à l'œil cruel survolent le Han-gang !), à force d'être une sorte de réserve constituée pour la gent humaine, en devenait, non pas inhumaine, mais ce qui est sans doute pire, hyper-humaine.

Pourquoi pire ? Parce que le raté, le « laissé-pour-compte-du-progrès », le clochard, l'ancien et le nouveau pauvres, bref le non-sportif, peuvent trouver des excuses dans l'inhumanité de la cité – ces excuses que précisément l'hyper-humaine Olympic City leur refuse. La discipline industrielle, l'ascèse bureaucratique, la rigueur de la compétition sportive ne supporteraient pas la parcelle d'anarchisme contenue dans un papier gras volant au gré des courants d'air ou dans un déchet animal, gage de bonheur pour un pied gauche aléatoire. Renseignement pris, je saurai que les chiens sont interdits dans les appartements et que, s'ils sont tolérés dans les villas, c'est à

condition qu'ils soient de race naine (du genre mini-pékinois) et ne sortent pas du jardinet attendant.

Pas de chien, donc. Pas de sexe non plus, ce qui aurait bien plu à notre Baron. Le fondateur du néo-olympisme voyait dans le sport un moyen de détourner les jeunes gens de coupables pensées. Du moins pas de sexe visible. Séoul la puritaine, Séoul l'immaculée allume le soir sur It'Aewon – la rue chaude de la capitale – les néons multicolores de ses discos relativement prudes. Le véritable abattage de la chair coréenne pour « sex-tours » japonais, qui débarquent ici par Boeings entiers, se pratique clandestinement, en des lieux connus des initiés où, par centaines, des prostituées débitent l'érotisme à la chaîne.

Cohérence coréenne. Homo Sportivus cache son sexe, au contraire de l'athlète antique qui courait nu sur les stades. Homo Economicus est passé par là. Sous le bleu de travail comme sous la blouse du bureaucrate, le sexe est nié, dénié et renié. Pourquoi serait-il exposé à l'olympiade? L'œuvre de restauration de l'olympisme par le baron français a beau prétendre à la fidélité dans sa copie de l'original, il lui manque ce détail, qui ouvre un abîme entre l'hellénisme et le pseudo-paganisme de nos contemporains.

L'impression que donne le spectacle olympique est compliquée par le fait que l'abrasion sexuelle d'Homo Sportivus n'enlève rien à l'homo-sexualité latente des héros du stade – aussi évidente que celle de leurs lointains ancêtres. A ceci près que l'amour entre personnes du même sexe était si familier aux Grecs de l'Antiquité qu'ils n'avaient pas de mot pour le désigner. La catégorie « homosexualité » – encore du bas-latin! – n'apparaît qu'au XIX^e siècle, le dictionnaire Robert datant son entrée dans le vocabulaire de 1891, soit cinq ans avant la restauration des Jeux Olympiques. Peu important les mœurs privées des champions. L'essentiel est

que la charte olympique les oblige à concourir entre « représentants » du même sexe (représentant est ici le mot tout à fait adéquat), ce qui donne lieu en public à de touchantes manifestations d'affection. Spectateurs et téléspectateurs peuvent ainsi jouir, impunément, par millions, du retour du refoulé homosexuel, puisque, s'agissant de la faute par excellence abominable, le tabou judéo-chrétien est toujours présent – à Séoul, il est même particulièrement puissant. Sur ce point aussi, la restauration olympique est donc inachevée.

La nudité antique présentait un autre avantage tout à fait pratique : elle permettait de vérifier *de visu*, immédiatement, que l'on ne trichait pas avec le règlement homosexuel de la compétition. La nudité voilée des champions modernes brouille la perception de leur identité. La norme étant universellement masculine, se pose l'inévitable question : les championnes sont-elles encore des femmes ? Nous vérifierons qu'il s'agit là d'un problème pratique et que l'audacieuse science hormonale trouve à le résoudre des procédés dont nous nous effarouchons.

Là aussi, Homo Sportivus donne lieu, donne corps, à bricolage, aujourd'hui hormonal, demain génétique. Par rapport à l'Homo Economicus que l'on se contentait de dresser, il représente vraiment un stade supérieur de l'« évolution », préfigurant le « clone » humain des siècles à venir³. Vus de Séoul, les « comités d'éthique » – tels ceux réunis en France pour réguler la procréation artificielle –, mènent des combats d'arrière-garde, perdus d'avance. Dès aujourd'hui, comment empêcher les Asiatiques de corriger leur petite taille en ingurgitant de l'hormone de croissance s'ils veulent faire bonne figure, par exemple dans les championnats de basket-ball ? Du reste, pour les fabricants français de cette hormone, l'Asie représente déjà un marché extrêmement prometteur. Comment ne pas prévoir que, demain, ce même marché

s'ouvrira à des procédures permettant de corriger la petitesse dès la première seconde de la formation du fœtus? Comment ne pas constater la correspondance qui est en train de s'établir, par le truchement de l'Homo Sportivus, entre le rafistolage du matériau humain et le kitsch idéologique et culturel déjà évoqué?

Au cours de cette promenade dans les débris d'un monde futur, est-ce un hasard si m'est revenue devant les yeux une image de mon enfance? A gauche de l'autel, dans la chapelle du Collège où, trois fois par semaine, les « bons pères » nous mènent à la messe, un jeune homme en justaucorps et haut-de-chausses, déjà auréolé de sainteté, essaie de frapper dans une balle à l'aide d'une raquette rudimentaire et anachronique. L'étrange personnage fait partie d'une longue fresque qui décore l'abside du chœur. D'autres divinités de l'ordre jésuite y sont représentées, dont je ne garde aucun souvenir. Mais pourquoi ce joueur de tennis revit-il avec une précision hallucinante? Aucun « fils de jèze » – Coubertin en était un, lui aussi – n'est censé ignorer l'épisode le plus sublime de la vie de Louis de Gonzague, l'un des saints patrons de la Compagnie de Jésus. On lui demandait ce qu'il ferait si, jouant à la balle, il apprenait que sa mort était imminente. Irait-il se réfugier dans une église, s'agenouiller dans un confessionnal? Ou tout simplement, prier pour se préparer à rendre son âme à Dieu? Pas du tout! Le jeune Gonzague répondit noblement : « Je continuerai à jouer à la balle ». Et c'est cette réplique fameuse qui était figurée dans un mauvais chromo pour l'édification de nos âmes enfantines.

Sans doute, par cette pieuse imagerie, la Compagnie voulait-elle enseigner à ses ouailles la primauté absolue de ce qu'elle appelait le « devoir d'État ». Même dans la situation-limite qui était mise en scène, accolant le jeu sportif et la présence de la mort, le jeune chrétien était sommé de poursuivre

sa tâche. Pour futile que fût son occupation quelques secondes avant sa mort, il ne devait pas l'interrompre. Non seulement parce qu'il ne pouvait connaître le jour ni l'heure de son « rappel à Dieu », mais aussi parce que cette récréation sportive était légitime et relevait de son « devoir d'État » à ce moment fatal choisi par Dieu seul, comme à n'importe quel autre. Du même coup, le sport s'en trouvait sanctifié. Soucieux de leur « présence au monde », sensibles à l'air du temps, les Jésuites achevaient de renverser un tabou chrétien vieux de quinze siècles, jusqu'à intégrer le sport dans leur catéchèse. Avec quelle prescience de l'avenir!

Il suffit d'imaginer l'Ange de la Mort survolant le court central de Roland-Garros, un jour de championnat, pour redonner vie à la fresque jésuitique. Non seulement un Leconte continuerait à se battre contre un Wilander, mais encore des millions de téléspectateurs ne lâcheraient pas des yeux une seconde la petite balle jaune. On a bien vu, en direct, la foule patauger dans le sang sur les gradins d'un stade de football, sans que l'on songe un instant à interrompre le match à laquelle elle assistait. Ce jour-là, comme en d'autres occasions sanglantes, le sport contemporain a confirmé sa divinité avec d'autant plus de gloire olympienne que les sacrifices humains étaient à la fois rituels et tout à fait réels.

Le Sport triomphant de la Mort est-il un nouveau Dieu? Au moins l'avons-nous installé auprès de nos autels, parmi d'autres divinités, le Dieu de la Bible, Jésus, la Déesse Raison, le Veau d'Or, Confucius, Bouddha, la Beauté, l'Esprit, que sais-je encore? Dieu est mort? Pensez donc! Il s'est multiplié.

I

*De l'économie politique
à l'économie olympique*

PHILIPPE SIMONNOT

HOMO SPORTIVUS

Salaires mirifiques des champions, flambée des droits de retransmission télévisée, sponsoring des grandes multinationales... : le sport est-il pourri par l'argent ? Philippe Simonnot ne se satisfait pas de ce lieu commun. N'est-ce pas plutôt l'argent qui est pénétré par le sport ? L'argent et tout le reste ? Tel est le point de départ d'une réflexion originale et décapante sur la place du sport dans nos sociétés, à l'heure des Jeux Olympiques de Séoul.

Désormais, la religion sportive gouverne nos comportements quotidiens, au lit comme à l'usine, à table comme au bureau. Au point qu'il est devenu indécent de rappeler d'anciennes compromissions avec le nazisme. Restauré par le Baron de Coubertin, ce néopaganisme a-t-il un avenir ? Supplantant Homo Economicus, *Homo sportivus*, cet hyper-humain drapé dans le péplum olympique, achève-t-il la mort de Dieu ?

Philippe Simonnot, économiste et écrivain, est l'auteur de nombreux ouvrages sur la société contemporaine.

GALLIMARD

Pierre Simona, huile sur toile, 1988.



9 782070 714049



88-IX A 71404 ISBN 2-07-071404-7

82 FF tc